

BULLETIN

DE LA

belge Société d'Études coloniales

Secrétaire de la Rédaction :

J. BEUCKERS.

SOMMAIRE :

1. *L'Angola méridional*, par CH. IVENS.
2. *Bibliographie.*
3. *Nouveaux membres.*

SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ :

Hôtel Ravenstein, 11, rue Ravenstein,

BRUXELLES.



BRUXELLES

IMPRIMERIE A. LESIGNE

Rue de la Charité, 23.

1898

L'ANGOLA MÉRIDIONAL

CHAPITRE I.

La Côte de Mossamedes.

La ville et le port de Mossamedes. — Les hameaux As Hortas et Os Cavalleiros. — Les plantations de canne saccharifère et la fabrication de l'aguardente. — Exportation des bestiaux. — Le désert de sable du littoral. — Les dromadaires importés. — Formation géologique. — Climat. — Côte poissonneuse. — Exportation de poissons secs et mouvement de cabotage. — Port Alexander. — Bahia dos Tigros.

La ville de Mossamedes est un petit port de la côte occidentale de l'Afrique Australe, situé dans une baie qui a conservé le nom anglais de Little Fish Bay.

Vue de la mer, la petite cité portugaise de Mossamedes qui s'étend en croissant tout le long du rivage, offre avec ses maisons aux façades peinturlurées de rouge, de jaune ou de bleu et précédées d'une avenue plantée de superbes palmiers, un aspect à la fois pittoresque et charmant.

Une jetée en fer, de construction récente, facilite le débarquement des marchandises et conduit à un superbe édifice où se trouvent très confortablement installés les magasins et l'administration de la douane (alfandega).

La ville se compose de trois longues rues qui courent parallèlement à la plage. Quoique ces rues soient très convenablement pavées, l'usage de chevaux et de voitures semble y être encore fort peu répandu et pour se rendre d'un endroit à un autre on continue à employer le palanquin, qu'on désigne dans le pays sous le nom de

« machila ». L'usage du machila est d'ailleurs le moyen de locomotion le plus généralement répandu dans tous les ports des possessions portugaises d'Afrique, où l'on éprouve même, à l'égard du blanc qui n'en fait aucun usage, des sentiments de véritable déconsidération.

L'apparence proprette de la plupart des habitations et l'absence de ces demeures d'un aspect misérable qui si souvent déparent un milieu Sud-africain frappent le voyageur dès son arrivée, et font supposer que dans cette petite agglomération le bien être est assez généralement répandu.

C'est en 1840 que le Gouvernement du Portugal fit prendre possession de la baie et la création de la ville semble dater du 4 août 1845, époque à laquelle Mossamedes reçut, comme premiers émigrants, un groupe de colons venus de Madère et du Brésil.

Un fort (fortaleza San Fernando) bâti sur une hauteur, qui, par un coin de sa base, pousse une pointe dans la mer, domine toute l'étendue de la cité et de la mer environnante.

A 2 kilomètres au Nord de la ville se trouve le long du cours de la petite rivière Bero, le hameau de Hortas, où, grâce à un système d'irrigation bien entendu, on fait produire à un sol uniformément sablonneux mais très fertile, une grande variété de légumes et de fruits, que l'on récolte en abondance pendant les douze mois de l'année.

A 3 kilomètres au Nord-Est se trouve un autre emplacement d'une grande étendue connu sous le nom de Os Cavalleiros et où, grâce aux mêmes procédés d'irrigation et dans un terrain tout aussi sablonneux, il a été possible de créer d'immenses plantations de canne saccharifère, auxquelles on a adjoint des établissements pour la distillation de l'aguardente (une espèce d'eau-de-vie). Toutes ces distilleries semblent faire d'excellentes affaires.

On peut y voir souvent de grands troupeaux de bestiaux que des négociants portugais ont troqués dans les pays Vambos de l'intérieur et qui restent concentrés près du port en attendant l'opportunité de les expédier vers les îles de San Thomé et de Principe ou vers l'enclave de Cabinda.

Cette exportation de bestiaux que fait le port de Mossamedes est fort importante, et de toute la côte occidentale d'Afrique c'est le seul port qui, pour ce qui concerne l'article viande, se trouve dans une situation aussi privilégiée. Il est bon cependant de remarquer que ce mouvement d'exportation est destiné à se ralentir pendant au moins deux années, par suite des ravages considérables que la peste

CHAPITRE II.

La région située entre Mossamedes et le Rio Muninho.

De Mossamedes à la rivière Giraul. — Chariots et tipoya. — Bois cavallos. — Nature du sol. — Apparence de la rivière Giraul. — Sables de Wildemanszand. — Pedra Mayor. — Les springboks. — Les gisements de sal amarga. — Pedra Grande et son important réservoir d'eau pluviale. — Les damans. — Le Rio Muninho. — La fazenda Nascente. — Plantations de cotonniers. — Puits artésiens. — Le fedegozo (*Cassia Occidentalis*). — L'herva de Santa Maria. — Le diamba. — Les antilopes coudous. — Quelques remarques à propos des éléphants. — Deux questions qui n'ont pas encore été résolues : l'éléphant paenskop forme-t-il une race spéciale et la licorne a-t-elle existé? — Les passereaux de cette région.

La zone de sable dans laquelle se trouve la ville de Mossamedes semble s'arrêter vers le nord-est, au bord du Giraul.

La distance d'environ quatre lieues qu'il faut parcourir pour atteindre cette rivière se franchit assez facilement par une route carrossable de construction récente. L'horizon laisse voir à gauche quelques collines de nature basaltique et à cime aplatie, à droite quelques élévations de nature crétacée.

Depuis que les colons Boers se sont établis dans le pays, leurs lourds chariots avec leurs indispensables attelages de quatorze à vingt bœufs, sont devenus d'un usage général pour les grands voyages à accomplir dans l'intérieur des terres.

Beaucoup de Portugais continuent cependant à rester fidèles à l'usage de la « tipoya ». C'est le nom que les Portugais donnent au hamac dans lequel on se fait porter : il exige toujours au moins huit porteurs qui se relaient.

Un autre mode de locomotion qui tend à se généraliser est celui du boi cavallo, c'est-à-dire du bœuf trotteur dressé à la selle. A cette monture d'un nouveau genre, on fait subir une perforation du cartilage nasal à travers lequel on glisse une pièce de fer cylindrique, assez mince et munie à ses deux bouts d'attaches

auxquelles viennent se fixer les rênes. Le boi cavallo est conduit comme un cheval.

Le bœuf surpasse le cheval en utilité dans une région sablonneuse; grâce à lui il est facile d'atteindre le Giraul, rivière au cours bizarre, coulant au milieu d'une nature qui a dû subir d'épouvantables convulsions géologiques. Le lit est large de 300 mètres mais ne laisse voir sur son fond sablonneux qu'un mince filet d'eau.

De vieux résidents portugais m'ont assuré que, même à l'époque des crues, on n'y voit guère plus de 70 centimètres d'eau.

Ce qu'il y a de curieux à constater c'est que cette eau provient seulement des terrains environnants plus élevés et qu'elle y est déversée par simple infiltration.

Au delà du Giraul, la nature de la contrée se transforme complètement: on traverse d'abord une gorge profonde où le département des travaux publics de l'Angola a jeté deux ponts en maçonnerie dont la construction lui fait grand honneur, puis on débouche sur un plateau d'une altitude de 200 mètres dont les bords sont constitués par du sable mouvant.

Comme les chariots chargés s'y enfoncent jusqu'aux essieux, les rouliers Boers redoutent beaucoup cet endroit auquel ils ont donné le nom de Wiildemanszand.

A une distance de 10 kilomètres du Giraul, le sable disparaît pour faire place à un gravier où les sabots des bœufs s'abiment considérablement. A Pedra Mayor (environ 30 kilomètres) d'immenses masses de gneiss semblent être la formation dominante.

C'est à Pedra Mayor que commence la première végétation et qu'on aperçoit des vestiges de la vie animale. La faune y est représentée par d'intéressantes antilopes, aux cornes en forme de lyre. Les Boers leur ont donné le nom de springbok, ce qui signifie antilope sauteuse.

Le springbok euchore (*Antidorcas euchore*) est porteur d'une robe brun cannelle superbe. Il a 80 centimètres de haut et 140 centimètres de long. De toutes les antilopes sud-africaines, c'est celle dont l'aire de dispersion est la plus étendue, car on la rencontre depuis le Cap de Bonne-Espérance jusque dans la plaine de Benguela.

Rien n'est plus gracieux que de voir un troupeau de ces agiles antilopes poursuivies par les chiens, faire en se sauvant des bonds d'un mètre et demi de haut et de 3 mètres d'étendue. Comme leurs pattes sont alors recourbées, elles semblent véritablement flotter

dans les airs. Arrivent-elles à un chemin où un de leurs ennemis naturels a passé auparavant, elles le franchissent d'un seul bond, montrant de la sorte leur grande méfiance et la finesse de leurs sens.

Chez les Boers de l'État libre d'Orange, j'ai très souvent rencontré des springboks apprivoisés, qui accompagnaient dans la plaine (veld) les troupeaux de mérinos. Ils sont donc faciles à élever et sont toujours pleins de charme et de gaieté folâtre.

J'ai remarqué que les springboks de l'Angola méridional sont d'une nuance plus claire que leurs congénères de l'extrême sud-africain.

Pedra Mayor n'est pas seulement intéressant par les nombreux springboks qui parcourent ses plaines environnantes, mais également par la présence dans ce milieu de plusieurs bassins desséchés où sont amoncelés des dépôts de « sal amarga ». Quand les Portugais de Mossamedes ont appris que ce produit n'était pas du nitre, ils ont complètement négligé de s'assurer la propriété de ces gisements.

Les terrains où se rencontrent ces intéressants dépôts n'appartiennent à personne, *res primo occupanti*. Ce « sal amarga » a un goût amer et ses effets sur l'organisme sont identiques à ceux du sel d'Epsom. Il est étonnant que les grains de cette espèce de sel purgatif soient amorphes et nullement cristallisés. J'avais rapporté en Europe des échantillons de ce produit, mais la malle dans laquelle ils se trouvaient s'est perdue en route.

De Pedra Mayor à Pedra Grande, la distance est d'environ 30 kilomètres.

A partir du Giraul, Pedra Grande est le premier endroit où l'on puisse se procurer de l'eau potable.

Pedra Grande se trouve à une altitude de 360 mètres; c'est un large affleurement de gneiss affectant la forme d'un immense entonnoir naturel; dans sa vaste dépression se rassemble l'eau de pluie, véritable providence pour les voyageurs et les rouliers qui ont à parcourir cette route désolée.

On comprendra que l'existence de ce dépôt aqueux, le seul connu sur une distance de 16 lieues, est très précieuse et donne à Pedra Grande une importance considérable.

Le gouvernement colonial de l'Angola a compris la valeur que possède cet emplacement et y a créé un petit poste militaire composé d'un caporal blanc et de six soldats noirs. Il y a fait élever en

outre une habitation convenable dont deux quartiers latéraux sont mis à la disposition de tous les voyageurs

A Pedra Grande la flore commence à se transformer; les minuscules Mimosas disparaissent et des Bauhinias (les mutiates des indigènes) les remplacent. La faune aussi devient plus riche. Si à Pedra Mayor on rencontre déjà des springhoks, ici les zèbres et les couaggas avec leur dangereux et cruel voisin, le lion, apparaissent en abondance.

Qu'il y ait dans la région de Pedra Grande d'autres réservoirs que celui que l'on connaît actuellement, la chose ne peut faire l'objet du moindre doute. Les zèbres sont très exigeants sous le rapport de l'eau; comme il ne leur serait guère possible d'en obtenir dans le réservoir actuellement connu parce que, à cause de sa profondeur, l'eau ne s'y trouve pas à leur portée, ils doivent pouvoir s'en procurer quelque part ailleurs.

Si le voyageur poursuit sa route de Pedra Grande au Rio Muninho, il a à traverser une région granitique, légèrement boisée. Le chemin qu'il doit suivre est celui qu'y ont créé les rousiers Boers et qui longe de petites collines. Il descend presque constamment et arrivé au Muninho, il a, avec Pedra Grande, une différence d'altitude de 150 mètres en moins.

Si le voyageur s'avance un peu silencieusement, c'est un spectacle curieux pour lui de pouvoir surprendre des quantités innombrables de petits mammifères, de la taille d'un lapin, se chauffant voluptueusement au soleil. Ce sont les damans (hyrax) auxquels les Boers donnent le nom de klipdas (c'est-à-dire blaireaux de rochers). Tout leur être révèle la douceur et la timidité; ce qui les rend particulièrement intéressants, c'est qu'ils sont les plus petits pachydermes existants.

Les damans ont des instincts éminemment sociables. Plus une paroi rocheuse est ravinée, plus ils y sont abondants.

Ils sont d'une timidité excessive; un mouvement précipité, le plus léger bruit, même le vol trop rapproché d'une hirondelle, suffit pour les faire disparaître tous à la fois dans leurs trous.

Le léopard, qui rôde surtout dans ces milieux accidentés, est le plus grand ennemi des damans, mais on ne peut manquer d'être stupéfait en constatant que ce timide et inoffensif mammifère vit en excellents termes avec les mangoustes.

Peu d'animaux ont, paraît-il, donné pour leur classement autant de difficultés au monde naturaliste. Comme la denture, la taille et

tissent à temps de la présence d'un ennemi. Aussi est-il rare qu'on puisse l'approcher à moins de 150 mètres.

Dans la région du Haut Bintediaba et surtout aux environs de la source d'eau chaude de Montipa, ils se trouvent en abondance, aussi est-ce là qu'un chasseur européen peut avoir l'occasion d'en tuer le plus grand nombre.

Avant de s'enfuir il pousse un petit cri caractéristique. Le coudou comme l'éléphant se sauve toujours dans la direction du vent, sage précaution qui lui permet de savoir s'il a un ennemi derrière lui. Les nombreux accidents qui arrivent à la chasse aux éléphants sont presque toujours dus à la négligence que l'on met à ne pas tenir compte de cette particularité.

On connaît actuellement dans le sud de l'Angola trois troupeaux d'éléphants encore existants et qui peuvent compter ensemble cinq cents têtes. Les différentes étapes de leurs immenses parcours sont parfaitement connues. L'éléphant qui se déplace, ce qui lui arrive souvent, parcourt ordinairement 35 kilomètres par jour; quand il a dû se retirer devant des chasseurs blancs, il parcourt parfois le double de cette distance.

Avec un peu de précaution, la chasse à l'éléphant n'offre guère de danger que s'il s'agit de quelque vieux mâle qui, chassé d'un troupeau, vit dans un isolement complet. Il se ressent de cette vie de solitude, est toujours de mauvaise humeur et montre à l'occasion quelque velléité d'attaquer le chasseur qui commet l'imprudence de s'approcher de trop près.

Le troupeau qu'on peut rencontrer à certaines époques de l'année au bas de la Chella se compose encore de dix-huit têtes (jeunes compris); son champ de parcours est la vaste région qui aurait pour limite au sud, la petite rivière Coroca et au nord le Bas Couanza. Ses lieux de pâturages favoris sont le Rio Tchakoete, la rivière Bintediaba, les régions de Quillengues et du Bas Hanja.

Il est curieux de constater que la présence de ces pachydermes dans une zone déterminée coïncide toujours avec la pousse de certaines plantes et on ne peut manquer d'admirer cet instinct merveilleux qui leur fait éviter les terres où se trouverait une nourriture qui n'est pas à leur guise et dont ils s'accommoderaient mal.

J'ai souvent constaté dans les forêts que les bourgeons du baobab forment leur nourriture favorite. Là où cet arbre se rencontre ils sont toujours servis à souhait, parce que le baobab est couvert de bourgeons pendant près de neuf mois de l'année. Quand le hasard les

conduit dans le voisinage des plantations, ils ne manquent jamais pendant l'obscurité de la nuit, d'aller exercer des ravages dans les champs de canne à sucre. Quant au légume cultivé dont ils sont le plus friands et qu'ils dérobent en passant, on remarque toujours que c'est la carotte. Détail que les naturalistes ignorent : il y a dans l'Angola une seconde race d'éléphants qui ne sont pas pourvus de défenses. Les rares fois que les chasseurs ont eu l'occasion d'en apercevoir, on les a toujours vus isolés. Les Boers les désignent sous le nom de « poenskop ».

On a eu l'occasion d'en rencontrer dans l'Angola cinq spécimens depuis 1881.

L'éléphant poenskop est fort peu connu et tout ce qui le concerne forme une de ces nombreuses questions de la faune africaine qui ne sont pas encore résolues et mériteraient d'être étudiées.

On peut faire la même observation au sujet de la licorne, cet animal qu'on prétend appartenir à la fable parce que les civilisés ne l'ont jamais aperçu. S'il n'y a absolument aucune raison pour ranger cet animal dans le domaine de la fable, il y a au contraire de nombreux motifs pour admettre qu'il a pu exister. Si la licorne a disparu aujourd'hui de la terre, cette disparition n'a eu lieu, d'après ce qu'affirment de vieux indigènes du Zululand, que vers la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci. Le dernier pays où il a dû se trouver était une partie fort montagneuse du Basutoland. Beaucoup de vieillards cafres le décrivent avec minutie et dans les différentes tribus de l'Afrique australe cette description est faite d'une façon très uniforme. Tous aussi assurent que la licorne n'avait rien de commun avec le rhinocéros. Toutes les langues bantues du sud de l'Afrique ont un mot pour désigner le rhinocéros et en ont un autre pour désigner la licorne.

Il existe d'ailleurs une autre preuve du passage de cet animal sur la terre. Ce sont les dessins qu'on retrouve dans certaines cavernes de la colonie du Cap, et dans les montagnes Tabankoele (dans le Zululand). Ces dessins y ont été gravés, d'une façon assez primitive il est vrai, par les Bosjemans, les plus anciens habitants de l'Afrique australe, de véritables enfants de la nature et nullement portés à représenter les traits d'animaux qu'ils n'auraient jamais vus.

Toute cette partie de l'Angola est excessivement riche en passereaux remarquables non seulement par la beauté du plumage mais par l'art qu'ils savent mettre dans la construction de leurs nids. On leur a donné depuis longtemps le nom de tisserands et ce nom est

parfaitement justifié. Comme leur instinct social est extraordinairement développé, ces artistes ailés vont nicher en bandes dans les arbres dont les branches ombragent un courant d'eau. A l'exception de la partie la plus élevée du Planalto, on les retrouve partout dans l'Angola au voisinage des cours d'eau.

A certaines époques de l'année ces passereaux font une chasse active aux insectes avec lesquels ils nourrissent leurs petits et se rendent alors très utiles à l'agriculture, mais après la saison des amours ils abandonnent bien vite ces habitudes recommandables et vont en masse piller les champs d'alpiste et de massambala (sorgho). Aussi les indigènes leur font-ils une guerre acharnée, cherchant à s'en débarrasser par tous les moyens possibles.

qu'une simple colonie d'exploitation. Toutefois l'arrivée de ces pionniers y a introduit un peu de cet esprit à tendances semi autonomistes qui règne dans les colonies de l'Afrique australe et si le Portugal ne veut pas voir lui échapper la domination qu'il exerce encore sur ce territoire, il aura de nombreuses et laborieuses réformes à accomplir. D'ailleurs il en est bien temps.

Dans un prochain article, nous verrons la valeur que présente la province de Benguela.

CHARLES IVENS.

Ancien vice-consul de Belgique à Mossamedes.